Zeitschrift: Domaine public

Herausgeber: Domaine public

Band: - (1969)

Heft: 120

Artikel: Post scriptum à la garantie fédérale contre les risques à l'investissement

Autor: [s.n.]

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-1028423

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 15.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Aux menaces d'une société hypertechnique et gaveuse, quelles réponses ? Une nouvelle religiosité ou un nouvel athéisme politique ?

A la sixième fois naît une habitude. De vingt en vingt nous faisons le point; 6 x 20 = 120. Nos lecteurs savent dans quel esprit nous tentons de réfléchir sur l'événement; « Domaine public », c'est pour nous une manière de penser à haute voix.
Or, 1968 fut bouleversant : Paris, Prague. Mais 1969, une année de reflux. En Suisse, un calme platement plat. Et pourtant, dans ce D.P. 120, nous aimerions faire comprendre quelque chose que nous ressentons comme essentiel, et qui dépasse le domaine du politique, au sens étroit du terme.

I. Deux faits

Au départ, deux faits. Une lettre d'abord. Un lecteur écrivait pour nous faire savoir que nos propositions du type réforme des finances fédérales, service militaire différencié, fonds de placement syndical lui paraissaient intéressantes, dignes d'être réalisées, mais qu'à tout cela il manquait « une clé ». (D'après le contexte, cette clé dont il rêvait devait être plutôt une clé de voûte qu'une clé de serrure.)
Autrement dit, quel est le sens d'une volonté réformatrice ? On peut certes prôner la sagesse de faire ce qui est possible dans sa zone d'influence, et décréter que le réformisme se prouve par la réforme même, comme la marche en marchant, mais vient un moment où ceux qui adhèrent à vos projets concrets demandent ce qui justifie les efforts pratiques et les besognes mineures. Ils veulent donc une clé !

Moïse

Deuxième fait. Après coup, nous avons attaché une grande importance à l'article que nous avions consacré au dernier ouvrage de Freud : « Moïse et le monothéisme ». Nous avons découvert en effet que cet essai rejoignait, sans qu'il y ait eu influence préalable, un courant nouveau de la pensée contemporaine. La psychanalyse, un peu essoufflée après la mort du géant, limitée de plus en plus aux problèmes cliniques, retrouvait une partie de l'audace qui permit à la première génération de s'attaquer aux grands problèmes des mythes et des religions, de tenter des premières synthèses entre les conquêtes de la biologie, de l'ethnologie et de la psychanalyse. « Totem et tabou », « Malaise dans la civilisation », « L'avenir d'une illusion », ces ouvrages de Freud ont aujourd'hui de nouveaux répondants. Ce deuxième souffle de ce qu'on pourrait, après Mendel, appeler la sociopsychanalyse se révèle à des manifestations multiples. Une cause, non négligeable semble-t-il, vaut d'être signalée : la lutte d'Israël pour son existence a poussé plusieurs psychanalystes à redéfinir les origines de la rationalité moderne et l'apport du monothéisme juif dans l'« invention » de la pensée scientifique.
Mais quel rapport entre la lettre d'un lecteur qui cherchait « une clé », et Moïse? C'est que l'interprétation profonde des événements est à chercher au-delà du domaine politique. De cette manière seulement peut être franchie cette impasse que définit l'impossibilité d'échapper aux exigences d'une société industrielle condamnée à produire toujours plus, à croître indéfiniment, soumise au nouveau mythe de Sisyphe : la pierre ne redescend plus jamais, le supplice, c'est d'avoir à la porter sans cesse plus haut.
Mais reprenons, comme point de départ, ce qui était déjà le sujet du numéro 100, une discussion sur la croissance économique.

L'invention révolutionnaire

L'invention technologique et scientifique est le fait révolutionnaire fondamental. Elle change la vie. Les succès remportés sur la mortalité et la sénescence sont, dans l'histoire de l'homme, inouïs. L'invention a de surcroît rendu possible une économie de la croissance continue : de toute découverte découlent des produits nouveaux qui démonétisent les produits anciens; la machine rapide déclasse la machine lente; l'ordinateur géant triomphe de l'ordinateur moyen; l'appareil miniaturisé rend pataud l'appareil lourd, etc... Renouvellement perpétuel.
La recherche n'a plus de cesse; elle remet en question même les arts; la fébrilité est générale.
Or on peut mettre en discussion la société industrielle en croissance continue de divers points de vue : ne va-t-elle pas au-devant de crises ? la croissance ne se heurtera-t-elle pas à des goulets d'étranglement ? comment la contrôler ? comment s'assurer qu'elle vise des objectifs humains ? Toutes ces questions doivent être posées, mais la discussion doit se dérouler aussi à un autre niveau; elle n'est pas économique seulement.

II. Croissance et crise de civilisation

Comment le progrès scientifique permanent est-il vécu dans l'inconscient collectif ? De manière totalement différente qu'il y a cinquante ans. Autour de 1910, le simplisme scientifique de la fin du XIXe n'avait déjà plus cours, le Savant n'était plus considéré comme le démiurge capable, bientôt, de résoudre tous les mystères. Mais il était encore un conquérant, un inventeur. Aujourd'hui son mérite est noyé dans le progrès général; on anticipe sur la découverte de telle sorte qu'elle perd son caractère d'innovation; l'invention n'est plus le jaillissement d'une liberté, elle est englobée dans le prévisible, extrapolée.
D'où une transformation profonde, dont quelques symptômes sont manifestes.

Dépersonnalisation

Tout le processus social apparaît comme dépersonnalisé. Les grands chefs, tels de Gaulle, avaient figure archaïque. Et par compensation, parce que la TV, la presse et le goût populaire l'exigent, on « vedettise ». Mais la vedette ne porte plus les attributs traditionnels de l'autorité.
Le manager d'une entreprise, disons, pour choisir au sommet, « M. General Motors », est certes le big boss qui décide de beaucoup de choses; mais il n'est plus vu comme le patron absolu de l'entreprise; car c'est d'elle seule qu'il tire son pouvoir et son prestige; à peine sera-t-il à la retraite qu'il se débaudruchera. On préfère d'ailleurs parler d'état-major, d'équipe, de staff, de brain-trust. Après l'exil du Vieux, les épigones Pompidou-Chaban et Delmas-Giscard et d'Estaing-Duhamel prétendirent aussitôt former un team. Ce n'est pas leur formule qui est en soi intéressante, mais le fait qu'elle ait été reçue par l'opinion comme plus moderne. La tiare de Paul VI elle-même, autre archaïsme, manque de collégialité, à ce que disent ses sous-pairs.
Ce double phénomène, dépersonnalisation et vedettisation, peut ouvrir, sous certaines circonstances, des possibilités d'élargissement des libertés. La répression semble moins directe ou féodale ou culotte de peau ou calotte de velours; une certaine forme d'autoritarisme insolent ou sûr de soi ne se supporte plus. Mais, sous cette libération, ne retrouve-t-on pas une mécanique inexorable ?

Etudiants et croyants

Autre symptôme significatif, l'effervescence qui gagne étudiants et croyants. Bien évidemment la vieille université devait, étant mal préparée à un enseignement de masse, entrer en crise. Mais le malaise étudiant dépasse largement les problèmes d'une réforme de l'Université; et il touche une couche de population qui ne subit pas d'exploitation économique. De même quand l'Eglise est remise en cause en tant qu'Eglise, que ses membres recherchent la communion non plus dans une soumission au Père, mais dans une fratrie, en Jésus, ces changements de sens ne sont pas, aujourd'hui, gratuits. Ils ont valeur de symptômes, révélant incontestablement une crise.

III. Les fondements de la nouvelle religiosité

Le progrès scientifique et économique tend, de plus en plus, paradoxalement, à encourager le goût de l'irrationnel. Une observation superficielle le révèle. Quand les résultats de la science dépassent l'entendement, la croyance en un pouvoir magique (tout serait possible pour la pensée) n'est pas loin. Mais il s'agit en fait d'un phénomène beaucoup plus profond. Quelles en sont les composantes ?

Dépendance

Impuissance à influencer l'événement : la machine est emballée. A tous les niveaux on retrouve les signes de cet aveu de faiblesse. La paix est assurée par un équilibre de terreur nucléaire; la question ne nous concerne donc pas beaucoup plus que celle

Post scriptum à la garantie fédérale contre les risques à l'investissement

Nous avons souligné (D.P. 119) que l'aide publique suisse au développement est la plus basse de tous les pays membres du CAD (0,11 % du produit social brut). Le Conseil fédéral propose, pour améliorer le taux de l'aide publique, d'y inclure les sommes consacrées à la garantie contre les risques à l'investissement privé. Hénaurme !

En Suède, les préoccupations sont d'un tout autre ordre. Pris dans le programme officiel suédois d'aide au développement, ces quelques extraits pourraient servir d'écho aux propositions contenues dans le dernier Message du Conseil fédéral :
« Le crédit budgétaire voté par le parlement suédois pour le programme d'aide publique s'élevait à 80 millions de dollars pour l'année fiscale 1967-1968. Il est de 100 millions de dollars pour l'année 1968-1969.
» Le programme officiel actuel représente 0,33 % du produit national brut. L'objectif fixé par le gouvernement est un transfert de fonds publics équivalent à 1 % du produit national brut (qui ne tient donc pas compte du flux des capitaux privés). Le gouvernement vise à atteindre cet objectif au cours de l'année 1974-1975, en exécution d'un plan adopté en 1968. Les conditions de l'aide sont aussi importantes que l'aspect purement quantitatif du programme.

de savoir si le Ciel tombera sur notre tête. Lorsque de jeunes cinéastes cherchent un thème de film, ils choisissent d'abord, voyez Swissmade, celui de la « récupération » de toute révolte. Et tous les jours, une majorité de citoyens pensent que le bulletin de vote, de toute façon, ne change rien à rien. Ou souvent encore, l'activisme contemporain n'est qu'une manière d'avouer en la niant cette impuissance.
D'où la manière nouvelle dont est ressentie la dépendance de l'individu à l'égard de la société. Elle est manifeste chez beaucoup d'universitaires dans la peur du métier, qui consistera d'une façon ou d'une autre à se mettre au service, disent-ils, de la société capitaliste; elle est manifeste dans cette nouvelle forme plus radicale d'objection sociale, c'est-à-dire de volonté de se mettre hors du monde économique (moderne clergé régulier) qui trouve son refuge, c'est-à-dire son couvent, dans la recherche que l'on veut si fondamentale, donc si gratuite, qu'elle ne pourra pas contribuer à l'avancement de l'économie moderne. Faux-fuyant d'ailleurs, puisque la recherche est, précisément, un des mythes du monde contemporain.
La dépendance est ressentie encore comme une absence d'événements. La libération de certains tabous sexuels est, de ce point de vue, un bel exemple. Elle allégera, certes, et heureusement, la répression contre les minorités érotiques. Mais elle représente aussi un pas de plus vers un type de société où il ne peut plus rien se passer; et la relation à une société perçue comme incapable de produire l'événement est de caractère psychotique.
Nous ne posons là que quelques points de repère, inévitablement sommaires dans le cadre de cet article. Mais il nous semble évident que le sentiment d'impuissance, de dépendance, d'absence d'événements sont les fondements de la nouvelle religiosité.

IV. La régresion aux stades ludique et magique

Il est clair que nous avons avec la société ou avec la nature des rapports de type parental. Nous nous en formons une image, une imago. Aujourd'hui les rapports changent.
Un exemple simple : depuis qu'existe une civilisation agricole, sédentaire, l'homme a exploité le sol, la terre, lui imposant ses exigences, son agression. Aujourd'hui la civilisation industrielle viole la nature au-delà de toute limite. Or la réaction, légitime, ne se fait pas seulement au niveau politique (aménagement du territoire, lutte contre la pollution de l'eau ou de l'air), ou sentimental (réserves naturelles), mais encore quasi-religieux. Comment expliquez-vous le succès prodigieux de n'importe quelle marche, laïc pèlerinage, où, sous l'image protectrice d'un saint patron (Geiger, général Guisan, un colonel de division motorisée, etc...) les marcheurs, en bande, se « réconcilient » la grâce de la bonne nature !
Or quelle est notre imago de la société contemporaine ? Nous la découvrons à la fois comme ultrarationnelle (science et technologie, langage mathématique, etc...) et comme nous soumettant à la suralimentation, société dite de consommation; certes tous ne sont pas gavés, mais tous soumis aux messages publicitaires de l'abondance.
L'imago, et l'on peut suivre sur ce point Mendel, a des traits effrayants ou, pour employer un vocabulaire freudien, castrateurs (impuissance et gavage). D'où des signes évidents de régression psychologique.

Le magique

Il paraît qu'on compte, en France, autant d'astrologues, voyantes, etc... que de médecins. Les racines du magique ont toujours été vivaces. Mais les nouvelles formes ne manquent pas. Que de textes politiques n'avons-nous pas lus où le réveil des masses est invoqué, dans un jargon initiatique, comme on intercéderait auprès de la Vierge Marie. Que de complaisances pour les happenings, les psychodrames ! Quel retour aux activités ludiques, parfois riches en fantaisie et en humour, parfois infantiles ! Dans d'assez nombreuses discussions que nous avons eues, nous avons été frappés de voir que toute activité commerciale était pour beaucoup de gens assimilée à du « pourri »; n'importe quelle grande holding, c'était de la merde ! Les rapports avec le Tiers-Monde jugés si esclavagistes que toute mesure technique de coopération, de redressement économique était cataloguée dérisoire ! Bref une attitude critique, fondamentalement juste, était noyée dans l'irrationnel.
En face, il suffit de peu de choses pour qu'on voie ressurgir les fétiches virils de la droite, la mise en place au nom de la civilisation des dispositifs militaires; l'ordre public, interprété dans un sens unilatéral, décrété loi suprême de l'Etat.
Qu'on nous comprenne bien ! Plusieurs de ces attitudes ne datent pas de 1960. Mais l'imago d'une société inexorablement technique et gaveuse réactive diverses formes d'irrationnel ou de religiosité, ce qui est notamment perceptible dans la religion chrétienne même, où la « folie » de Jésus retrouve des disciples, incasables dans les vieux murs hiérarchiques ou synodaux.
Certaines de ces manifestations sont précieuses, peut-être. On voit combien un approfondissement de l'amour évangélique peut contribuer à liquider des hiérarchies figées et de vieilles structures mentales; il est bon de rappeler que l'amour, débordant de sa sphère privée, représente une des plus belles expériences humaines, celle qui préserve le mieux l'homme de l'angoisse. Mais alors l'amour évangélique se découvre comme inconciliable avec une religion de salut individuel; il nie même la religion. Le christianisme en est là dans sa révision déchirante.
Pour nous, ce qui compte, c'est de refuser toute forme de religiosité moderne (et les nouveaux cultes et nouveaux dieux sont plus importants bientôt que les anciens) qui prétendrait apporter le salut quand elle ne serait que le reflet des nouvelles structures économiques. Une religiosité qui ne préparerait ni à l'action, ni à la liberté. Nouvel opium à l'âge de la drogue.
Aussi, délibérément, nous prenons le parti de l'athéisme.

V. Un athéisme politique

Adopter une terminologie psychanalytique fait encore sourire des sceptiques ! Il serait pourtant légitime de se demander pour quelles raisons, qui sont certes de nature économque et politique, mais pas entièrement, des paranoïaques tels Hitler ou Staline, ont pu régner sur deux peuples, maîtres des techniques modernes.
Il faudrait admettre au moins que l'irrationnel à chaque époque menace l'équilibre d'une civilisation. Aujourd'hui la menace est spécifique. La dépendance à l'égard d'une société en croissance continue, hypertechnique et gaveuse, provoque des régressions (agressives ou masochistes, exhibitionnistes, magiques ou religieuses) que certains voudraient nous présenter comme des conquêtes de l'esprit, quand elles ne sont que des abréactions. Une nouvelle critique est nécessaire. Mais ce n'est pas là à nos yeux l'essentiel.

Retour à la lettre d'un lecteur

En affaiblissant les vieilles structures autoritaires, la société industrielle offre aussi une chance réelle de liberté plus grande.
Mais pour que ne ressurgisse pas, sous cette promesse, une fois l'ogre vaincu, une société-sorcière, il faut tendre à une transformation progressive des rapports humains.
Des projets telle la mise en place d'une nouvelle pédagogie, la collectivisation du logement soustrait au profit, l'organisation des droits syndicaux dans l'entreprise même, la planification de l'économie, ces projets-là ou d'autres, plus audacieux, sortis d'une imagination plus sûre, ne sont pas réformes de bout de chandelle.
Car aujourd'hui se joue une partie difficile. La liberté doit être gagnée contre l'organisation de la société industrielle, où priment croissance, technologie, profit, mais aussi, sur un autre front, contre le retour du magique et de la religiosité.
Il ne s'agit donc pas d'échafauder une théorie pour prouver qu'on peut se contenter de telle ou telle réforme. Au contraire, il s'agit de démontrer que les réformes devront aller très loin si l'on veut retrouver et réinventer la liberté et écarter toutes les formes de régression.
Ça, c'est la clé.

A. G.

Les crédits suédois de développement ont jusqu'ici été accordés à un taux d'intérêt de 2 % avec un délai d'amortissement de vingt-cinq ans et une période de grâce de dix ans.
» Les crédits ne sont pas liés à l'approvisionnement en Suède et dans la plupart des cas il est recommandé de demander ces offres internationales ».

Le Danemark a décidé d'atteindre l'objectif de 1 % du revenu national net en 1972-1973 et d'augmenter jusqu'à cette date l'aide publique de 25 % par an.
La Norvège a adopté récemment un plan officiel qui tend à augmenter les sorties nettes de ressources pour atteindre 1 % du revenu national en 1973 et les sorties nettes de ressources publiques jusqu'à 0,75 % de ce pourcentage. A cette fin, une taxe spéciale d'assistance est prélevée sur tous les revenus imposables.

Aux Pays-Bas, où un nouveau programme d'assistance échelonné sur plusieurs années a été adopté en 1967, l'aide publique doit être portée à 1 % du revenu national pour 1971.

La République fédérale d'Allemagne augmente chaque année de 7 % les ressources budgétaires publiques destinées à l'aide au développement, dans le cadre d'un plan quinquennal 1968-1972.